3e ANNÉE, N° 132. — SAMEDI, 9 DÉCEMBRE 1848.

ON S'ABONNE :

A CONSTANTINOPLE, au Bureau du Journal, *à Galata*.

DANS LES VILLES DU LITTORAL, l'Agence des Paquebots français.

A MALTE, chez *M. G. Muir*, libraire.

A PARIS, chez *M. Chateauneuf aîné*, rue Richer, N. 6.

A MARSEILLE, chez Mr veuve *Camoin et Cie*.

A LONDRES, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

CONSTANTINOPLE .... un an, 8 colonat
- 6 mois, 4 -
PROVINCES ET ÉTRANGER un an, 9 -
- 6 mois, 5 -

PRIX DES ANNONCES :

La ligne.............. 3 piastres du G.-S.

Le Journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR

CONSTANTINOPLE, 9 Décembre.

—

UTILITÉ DE COLONIES MILITAIRES EN TURQUIE.
Deuxième article. (1)

Il est de principe fondamental, d'après l'histoire de tous les peuples, que dans les relations internationales et le règlement des intérêts de la politique, l'influence d'un état et sa considération se mesurent sur le degré de sa force; et l'on doit reconnaître que son bien-être ne peut se développer sur de larges proportions si la sécurité du présent et la confiance en l'avenir ne sont solidement établies dans l'esprit des gouvernans et des gouvernés. Il suit de là, et nous le tenons pour constant et sage, tant que l'humanité ne sera pas dans les voies de l'harmonie générale, que la principale affaire d'un empire qui veut vivre et a la légitime ambition des grandes destinées, non pour dominer, mais pour empêcher qu'on comprime son essor par la domination, est un bon système de défense nationale. En politique, on ne respecte que les forts, et rarement on est juste envers les faibles. Que si l'on examine ce qui s'est passé en Orient depuis une centaine d'années, on y voit la confirmation pleine et entière de cette vérité. On a fait la loi à la Turquie, une loi dure et où la justice n'avait rien à démêler, parce qu'elle n'était pas assez forte pour triompher des exigences qui s'attaquaient tout à la fois à son étendue et à son indépendance. Pour les hommes d'état de cette nation, il y avait, dans l'appréciation de ces faits énormes, devoir d'honneur et de patriotisme à réagir vigoureusement et vite contre la pensée funeste et fatale qui confiait le sort du pays à une organisation militaire nullement à la hauteur des besoins de l'époque, et dont le plus grand défaut consistait dans son infériorité à l'égard de celle des états avec lesquels la Turquie avait ou pouvait avoir à traiter. Ce devoir fut compris, et l'on procéda à la réforme de la constitution de l'armée : intelligence, activité, sacrifices d'argent, rien ne fut épargné pour doter le pays d'un bon système de défense, et aujourd'hui l'empire a une force de 150 mille hommes dont l'instruction et la discipline sont très satisfaisantes; ajoutons que la réserve, qui prend tous les jours un plus grand développement, sera dans quelque temps un complément fort utile de l'armée régulière.

Ce système est-il tout ce qu'il doit et peut être ; et par sa nature, les circonstances devenant encore plus graves qu'elles ne le sont, parerait-il à toutes les éventualités? Nous ne le pensons pas. Si, dans un moment critique, la France ne pouvait mettre sur pied que 200 mille hommes de troupes régulières et disciplinées, son indépendance et même son intégrité territoriale seraient peut être en danger un jour ou l'autre, malgré la puissance qu'elle puise dans son unité et dans sa centralisation. La même réflexion doit s'appliquer à l'Autriche et à la Prusse. Ces états ne comptent et ne se maintiennent parmi les premiers qu'à la condition d'appuyer leurs droits de prépotence ou tout au moins de prééminence sur une force capable d'imposer à ceux qui seraient tentés de les attaquer. Comment la Prusse, pour citer un exemple, si petite en territoire, en population, en finances, s'est-elle élevée au premier rang des puissances où elle figure avec honneur? Par son organisation militaire qui lui permettrait d'opposer à l'ennemi, s'il se présentait, 500 mille hommes pliés à la discipline et habiles au maniement des armes. Le jour où la force des baïonnettes manquerait à l'une des cinq grandes puissances, ce jour-là marquerait le commencement de sa déchéance politique, par la raison, qui ne peut être niée par personne, que tous les états ont en eux-mêmes un principe d'extension qui les porte incessamment et presque à leur insu, s'ils sont justes, à l'accroissement de leur grandeur et de leur influence au détriment de ceux qui ne savent ou ne peuvent leur résister.

Par notre dernier article, nous avons démontré l'extrême importance de la Turquie tant sous le rapport de ses propres destinées et de sa mission providentielle à l'égard de l'avancement des sociétés musulmanes et asiatiques, que sous celui des intérêts de la civilisation occidentale qui tient le flambeau dont la lumière éclaire la marche de l'humanité. Or, si la Prusse, dans ses proportions exiguës, a pris place, par sa constitution militaire, parmi les grandes puissances qui ont la garde de l'équilibre européen et dont la voix discute et règle souvent les affaires qui, par leur action, pourraient compromettre la paix générale, il est évident que la Turquie doit se proposer de suivre un pareil exemple, et mettre tous ses soins à réaliser entièrement ce dessein.

La Turquie n'a pas dans le concert des grandes puissances la place qui convient à sa mission, et cela est un préjudice qui porte atteinte à son présent et aurait pour effet certain de gêner son essor dans l'avenir. Son indépendance, comme son intégrité, sont consacrés par le droit; mais n'est-il pas un peu douteux qu'elles n'aient jamais à souffrir dans les faits? A l'aide de quelque effort de mémoire et sans aller chercher les souvenirs bien loin, on pourrait se rappeler, si on le voulait, des exigences qui n'allaient ni à ses droits ni à sa dignité.

Que si l'on veut connaître la cause de toutes les aventures fâcheuses qui sont arrivées à la Turquie, des humiliations injustes qu'elle a dû subir, de toutes les concessions illégitimes qu'elle a dû faire, il n'est pas nécessaire de se donner beaucoup de peine pour la trouver. Est-ce dans ses mœurs, sa religion, les actes de sa politique? Est-ce dans ses attaques contre les intérêts des autres états, son ambition démesurée, son mépris des traités qui l'engagent? Ses populations musulmanes se distinguent par de grandes vertus morales, sa tolérance est proverbiale, et nous ne sachions pas que sa conduite soit plus à blâmer que celle des nations les plus civilisées; elle n'attente aux droits de personne ni ne s'en mêle, se contente de ce qui lui appartient légitimement, et garde la foi jurée aussi bien que quiconque. La cause du mal qui lui a été fait, des injustices dont elle a été l'objet, du sans-façon avec lequel elle a été traitée, n'est donc pas là. En cherchant un peu dans le passé, on la trouvera (et elle n'est que là) dans la faiblesse de sa constitution militaire. Si, en discutant ses intérêts avec les autres puissances, elle avait pu appuyer ses argumens et la validité de ses droits sur la force de 500 mille hommes, braves comme les musulmans, mais instruits, disciplinés et commandés à l'instar des bonnes troupes de l'Europe, elle n'aurait perdu aucun des procès injustes qu'on lui faisait; sa position serait nette; ses frontières fortement rétrécies n'auraient jamais été entamées, et son indépendance serait celle des plus forts empires. Pour toutes les grandes questions qui intéressent le présent et l'avenir du monde, si avec ses 500 milles hommes, elle ne demandait pas à avoir comme on dit, voix au chapitre, elle parlerait du moins, en ce qui la concerne directement, sans crainte et avec la certitude d'être écoutée, afin que ces questions ne fussent pas résolues d'une manière préjudiciable au libre développement de ses intérêts. Au temps de Mahomet II et de Soleyman-le-Magnifique, elle était honorée, respectée et recherchée. Sous le règne de ce dernier souverain, qui était assez grand et généreux pour accorder aux étrangers dans ses propres états la protection des lois de leur pays, la France sollicitait son alliance contre Charles-Quint, et elle était heureuse de l'obtenir. C'est qu'alors, par ses flottes et ses armées, redoutables autant par leur tactique que par leur courage, elle était puissante sur terre et sur mer. Mais quand elle négligea de se tenir au courant du progrès des connaissances militaires dont les autres états profitaient avec des pensées d'ambition que le temps a suffisamment mis à découvert, sa déchéance du haut rang qu'elle occupait commença et s'accrut au profit de ses ennemis avec une rapidité qui était en sens inverse de la lenteur qu'elle mettait à en combattre le principe. Dans ses luttes qui furent nombreuses et opiniâtres, le courage de ses armées ne lui manqua jamais, mais elle fut presque toujours vaincue par suite de sa mauvaise constitution militaire. Les Janissaires, qui avaient tant contribué aux victoires des siècles passés, étaient depuis long-temps un obstacle insurmontable à la réorganisation des armées impériales : il fallait les détruire ou périr au milieu des saturnales de l'anarchie. Le Sultan Mahmoud, ce grand réformateur qui a déjà pris place parmi les grandes figures de l'histoire, ne se trompa pas sur le danger qui menaçait l'empire; il en mesura toute l'étendue, et plein de cette résolution surnaturelle qui sauve les empires au moment où on dirait qu'ils sont le plus près de s'engloutir, il donna le signal de la destruction des janissaires; quelques heures après, cette terrible milice ne laissait à Constantinople d'autre trace que celle de son sang dont les rues étaient inondées : elle avait cessé d'être pour toujours! Dès ce moment, la régénération de la Turquie fut possible, et le digne successeur de Mahmoud, le Sultan Abdul-Medjid, aidé de ses conseillers actuels, prouve tous les jours qu'il accepte entièrement l'héritage de son père, c'est-à-dire la pensée dont la complète réalisation rendra à l'empire la place qu'il doit occuper parmi les grandes puissances.

Ainsi donc, la Turquie fut considérable dans le passé par son organisation militaire, qui n'avait en vue que la conquête; c'est encore par une bonne constitution militaire qu'elle peut l'être dans l'avenir, non plus pour s'étendre, mais pour faire respecter ses droits, son indépendance et son territoire; et cette organisation ne sera propre à remplir le but que nous indiquons, que lorsqu'elle donnera à la S. Porte 500 mille hommes bien armés, bien exercés au maniement des armes et surtout bien commandés. Comment obtenir une pareille force sans préjudice aucun pour les ressources nécessaires aux divers services de l'état? Nous croyons qu'il n'y a qu'un moyen, et il nous semble facile : c'est par la création, sur une échelle convenable, de colonies militaires aux points les plus importans de l'Empire. Nous développerons nos idées sur ce sujet dans un prochain numéro; elles feront suite à celles que nous avons émises dans notre feuille du 9 septembre, à propos de la nécessité de contenir les Arabes du désert de Syrie et de mettre fin à leurs ruineuses excursions. Nous n'aurons à nous occuper cette fois que des possessions européennes de la Turquie, et il nous sera aisé de prouver que de toutes les questions qui intéressent le pays, il n'en est et n'en sera jamais de plus importante par ses résultats que celle dont nous parlons.

(1) Voir le *Journal de Constantinople* du 9 septembre.

MEMORANDUM *adressé par la Porte à tous les chefs de mission.*

La pêche des sangsues dans l'Anatolie et la Roumélie a été affermée encore cette année, selon le système et le règlement établis à cet effet, par une société composée de sujets étrangers. D'après les informations qui ont été prises, des négocians sujets de différentes puissances contreviennent à ce règlement, creusent des lacs sur plusieurs points de l'Empire Ottoman et font la pêche des sangsues. Or, la manière d'agir de ces négocians doit être assimilée à la contrebande; elle porte atteinte au système d'affermage et cause de grands préjudices à la société sus-nommée. En conséquence, des ordres viennent d'être donnés aux autorités des lieux où cette contrebande se fait, pour qu'elles aient soin de l'empêcher à l'avenir, à moins qu'elle ne se fasse par ladite société. Veuillez informer de la présente mesure ceux de vos sujets qui se livrent à ce genre de spéculation, et leur enjoindre de céder les sangsues provenant des lacs qu'ils auraient creusés, et de s'abstenir à l'avenir de contraventions de cette nature.

Constantinople, 1er décembre 1848.

Par ordonnance impériale du 3 de ce mois :

Salih pacha, membre du conseil de police, est nommé gouverneur de Varna ;

Méhémed bey, membre du bureau de la correspondance du ministère de la police, est nommé kapou-kéhaya du gouverneur de Varna ;

Nafiz Eumer éfendi, fonctionnaire de la troisième classe, est nommé kapou-kéhaya du gouverneur d'Erzeroum ;

Salih bey, chef du bureau de la correspondance du ministère de la police, est nommé président de la commission d'enquête et d'amélioration d'Andrinople.

FEUILLETON.

—

THÉATRE DE PÉRA.

PREMIÈRE REPRÉSENTATION D'ERNANI,

OPERA SERIA EN 4 PARTIES,

DU MAESTRO VERDI.

C'était en 1830 : deux écoles, ou, pour mieux dire, deux armées se trouvaient en présence, l'école classique qui procède d'Aristote en droite ligne, et l'école romantique qui ne fait remonter son origine qu'à Schiller et Shakspeare. Nous disons *école*, parce que d'autres l'ont dit avant nous, car notre siècle est si éminemment éclectique, il adopte avec une si égale facilité les idées les plus opposées, qu'en vérité on devrait supprimer ces mots d'*école* et de *système*. Racine et V. Hugo, Molière et Scribe ne se donnent-ils pas, chaque soir, la main sur nos théâtres? N'a-t-on pas proclamé la sainte alliance des lettres? Mais il n'en était pas ainsi, il y a quelques années; les deux écoles s'étaient lancées le gant : la lice était ouverte au *Théâtre Français*.

Le Classique, enveloppé du manteau de *Britannicus*, armé du glaive d'*Horace*, revêtu de la pourpre d'*Auguste*; le Romantique, la rapière au côté, la dague au poing, la cuirasse sur la poitrine, n'attendaient qu'un signal. V. Hugo, le chef des ultra-romantiques, l'auteur de *Cromwell*, de ce drame qui fut fait non pour la scène, mais comme mesure de ses radicales innovations, se chargea de le donner en lançant en champ-clos son *Hernani* auquel il nomma pour parrains Michelot-*Don Carlos*, Joanni-*Don Silva*, Firmin-*Hernani*, Mars-*Doña Sol*. Mlle Mars! que ce nom réveille de gracieuses images et de cuisans regrets! Le temps, mieux que la mort, avait su la respecter; il s'est éteint, cet astre toujours jeune, toujours brillant; et la comédie en pleurs s'est dès-lors et pour long-temps voilée d'un crêpe noir !... C'était, disons-nous, la première représentation d'*Hernani! Hernani*, cette œuvre si impatiemment attendue des amis et des ennemis de l'auteur! C'était le Capitole ou la Roche Tarpéienne; c'était le Rubicon : succès ou proscription l'attendait sur l'autre rive. Sublime effort du génie! s'écriaient les uns; avortement d'un talent mal dirigé, disaient les autres.

Rien de ce qui se passe à notre époque ne peut donner une idée de la sensation que causait alors l'apparition d'une nouvelle œuvre. Telle était l'inquiétude de ces esprits, jeunes, amis de la vérité, qui la sentaient, mais ne savaient où la prendre, que, la scène politique ne fournissant plus assez d'alimens à leur curiosité, hydre aux têtes sans cesse renaissantes, ils reversaient sur le théâtre le trop-plein de leur agitation et de leur besoin du nouveau.

La littérature demande des œuvres sérieuses et profondes; aux esprits vigoureux il faut une forte nourriture. Aussi le style boursouflé de la fin du siècle; ces poésies prétentieuses et alambiquées; ces pompeuses maximes, sonores et creuses comme un tambour; ces tragédies drapées dans le manteau antique et coiffées du casque impérial, ne convenaient plus à cette jeunesse toute pleine des idées nouvelles que 89 avait enfantées et que l'Empire n'avait qu'interrompues. L'Ecole dite du Romantisme essaya donc de répondre à ce désir de réforme. Mais ce fut d'abord une confusion, une anarchie et bientôt un *sauve qui peut* général. V. Hugo, arrivé au plus fort de la débâcle, rallia cette phalange si peu aguerrie. Ses poésies parurent; et tel fut leur succès, bien reconnu quoique long-temps contesté, qu'il crut pouvoir sans crainte appliquer son nouveau système à la réforme de l'art dramatique.

Hernani, dont trois mois d'une vogue inouïe attestent le succès passager, a-t-il rempli le but que le Romantisme en attendait et que l'auteur avait si hautement et si hardiment proclamé? Nous ne le croyons pas. Le classique pur, nous l'avouons, a besoin de se modifier, de se transformer; Romains et Grecs, Grecs et Romains, antiquités sous toutes les formes, on finit par s'en lasser. Et cependant, qui pourrait assigner une date à *Phèdre*? N'est-elle pas toujours jeune, cette noble et touchante poésie? N'est-elle pas d'hier, d'aujourd'hui, cette *Phèdre*-Rachel, ce génie deviné sous les haillons d'une chanteuse des rues? Et qu'est devenu *Hernani*, pauvre tragédie oubliée, nouvelle Eurydice perdue que, nouvel Orphée, Verdi a dû aller redemander aux enfers pour la ressusciter sur la scène?

Un poète trop tôt ravi à la France, et qui naquit à Constantinople, A. Chénier, a parfaitement deviné le Romantisme :

> Sur des sujets nouveaux faire des vers anciens,

A-t-il dit; et, sans la hâche du bourreau, qui sait quel pas immense ce chef si bien pensant eût fait faire à la nouvelle école bien tâtonnante encore!

Qu'on nous pardonne ces réflexions trop sérieuses peut-être pour un feuilleton de théâtre; mais elles expliquent la portée littéraire d'*Hernani* qu'une rapide analyse nous mettra à même de comparer avec le libretto de M. Piave, qui lui doit le jour. V. Hugo est fils de l'antithèse; c'est sa vie; prenez-lui l'antithèse, et vous enlevez à ses œuvres leur intérêt fondamental. Qu'on lise le *Roi s'amuse* : un roi jeune et beau, un bouffon vieux et contrefait; *Notre Dame de Paris* : un idiot bossu, borgne et méchant, une jeune fille douce, gracieuse et belle; un démon amoureux d'un ange. Au classique il suffit du calme et pur soleil de la Grèce antique; à ce ressusciteur du moyen-âge, il faut *les Rayons et les Ombres*. Qu'on lise enfin *Hernani*; que d'antithèses! Hernani, un banni, un chef de montagnards révoltés aime une jeune fille, Dona Sol, riche et belle pupille d'un vieux duc, Don Silva, son oncle, qui doit l'épouser. Hernani a au cœur deux passions : amour et vengeance; vengeance contre le roi Don Carlos dont le père a fait décapiter le sien. Vous le voyez, déjà le classique est sapé par sa base, l'unité d'action. Ce n'est pas tout : ce roi Don Carlos convoite cette jeune fille et la couronne impériale vacante par la mort de Maximilien. Hélas! la cause de notre pauvre vieillard nous paraît bien perdue à la cour de Cythère, comme on disait sous la *Régence*. Cependant il va conduire à l'autel la jeune fiancée, lorsque le roi, poursuivant Hernani déguisé en pèlerin et réfugié chez le vieux duc, vient frapper à la porte du château. Porte close, bien entendu; notre vieux Silva qui, abusant de la permission accordée aux vieillards d'être loquaces, eût-il tiré le sur tirade, n'en protège pas moins Hernani, son hôte parjure, quoiqu'il vienne de surprendre Dona Sol dans ses bras. Il le cache et baisse enfin le pont-levis devant le roi. Mon banni, je veux mon banni! s'écrie Don Carlos qui a plus d'un compte à régler avec Hernani. Plus d'Hernani! et pour ne pas repartir les mains vides, notre grand roi emmène Dona Sol. Hernani, sorti de sa cachette, jure encore une fois de se venger (il le jure toujours); et le vieillard, qui apprend que Charles-Quint en veut aussi aux yeux noirs de sa fiancée, accorde la vie à notre banni, sous la condition qu'il pourra la lui reprendre à volonté; le son du cor sera le rappel funèbre; et tous deux s'en vont faire leur partie dans un complot formé à Aix-la-Chapelle contre les jours de Charles-Quint, compétiteur de l'Empire. Le roi, devenu empereur, surprend les conjurés au moment où le sort désigne Hernani pour lui porter le coup mortel, pardonne à ce dernier qui se métamorphose en duc de Ségorbe, de Cardona et de bien d'autres lieux, et l'unit à son amante, *à la barbe du vieux* (selon un hémistiche de l'auteur.) La noce a lieu; Dona Sol et Hernani touchent à ce bonheur que tant de traverses leur ont mérité, lorsque le cor retentit trois fois dans le lointain, et bientôt un fantôme, un spectre, Don Silva, apparaît et vient réclamer l'exécution de la promesse jurée. Poison ou poignard! charmante alternative : Hernani préfèrerait.... ni l'un ni l'autre. Enfin Dona Sol dont les prières n'ont pu toucher l'entêté vieillard, saisit le poison et le boit jusqu'à la moitié. Hernani finit le reste et tous deux, l'un près de l'autre, la main dans la main, s'endorment doucement dans la mort. Morte! je suis damné! s'écrie Silva, et il se tue. Tel est le canevas assez compliqué sur lequel sont brodés tant de vers qu'un parti pris de l'auteur rend aussi peu poétiques, aussi rocailleux que possible; sans parler de maint calembour, de mainte excentricité dont, certes, les héros du *romancero* espagnol étaient incapables. Cependant l'action prête au mouvement dramatique; il est des scènes d'un ordre supérieur où l'auteur ne reste pas au-dessous de l'esprit de ses personnages. Ainsi, lorsque Silva, sommé par le roi de lui livrer la tête d'Hernani ou la sienne propre, nomme les hauts faits de ses ancêtres et finit par ces vers :

> Ce portrait, c'est le mien : roi Don Carlos, merci;
> Car vous voulez qu'on dît en le voyant ici :
> Ce dernier, digne fils d'une race si haute,
> Fut un traître et vendit la tête de son hôte.

Cette situation, malgré son étrangeté, est bien en rapport avec le vieil honneur si pur, si entier d'un vieux castillan. La scène finale du 4e acte où Charles Quint, après avoir pardonné aux conjurés, reste seul avec la tombe de Charlemagne et interroge cette ombre auguste, est pleine de grandeur :

> ..... Es-tu content de moi?
> Ai-je bien dépouillé les misères du roi? etc.

Et ces deux dernières scènes du dernier acte, ces paroles d'amour qu'interrompt le son du cor funèbre :

DONA SOL.

> ... Mais un oiseau qui chanterait aux champs,
> Un rossignol perdu dans l'ombre et dans la mousse,
> Ou quelque flûte au loin! Car la musique est douce,
> Fait l'âme harmonieuse et comme un divin chœur,
> Eveille mille voix qui chantent dans le cœur;
> Oh! ce serait charmant...
>
> *(Bruit lointain du Cor.)*
> Dieu! je suis exaucée!

HERNANI, *tressaillant.*

> Ah! malheureuse, etc.

Enfin, pourquoi ne pas le dire? il est certains mouvemens dramatiques qui portent le cachet de Corneille; et, tel qu'il est avec ses défauts, le drame de V. Hugo méritait que le libretto lui témoignât plus d'égards et ne se plût point à en faire une œuvre fade et maussade que le génie de Verdi pouvait seul relever au niveau de la tragédie française.

Le libretto a suivi, il est vrai, le même enchaînement d'intrigues que le drame français, à quelques modifications près; ainsi, par exemple, les deux premiers actes n'en font plus qu'un, et les deux rendez-vous que Dona Sol, devenue *Elvira* en italien, accorde à son amant Hernani, se réduisent à une seule scène dans laquelle Don Carlos se voit arrêté par le proscrit au moment où il entraîne la jeune fille. Mais que tout cela est faible et pâle! Cet Hernani si fier, si énergique, si sombre, s'est changé en un personnage vulgaire qui ne sait exprimer ni amour, ni haine. Ecoutez-le parler dans le drame français :

> .... Votre père a fait mourir le mien,
> Je vous hais. Vous avez pris mon titre et mon bien,
> Je vous hais. Nous aimons tous deux la même femme,
> Je vous hais, je vous hais; oui, je te hais dans l'âme.

Et dans le libretto :

> Mi conosci?.... tu dunque saprai
> Con qual odio t'abborra il mio core....

De sorte que par cette réunion des deux actes, la belle scène d'amour d'Hernani et de Dona Sol est disparue; elle n'est même pas indiquée. On ne sait comment Ernani s'en va ni comment il revient, déguisé en pèlerin, au moment du mariage. Enfin il revient; il éclate à la vue de la noce, il se nomme, il se réconcilie avec son amante, est surpris dans ses bras, tout comme dans le drame français; mais là s'arrête encore la ressemblance; car ce n'est pas traduire que de rendre ces nobles et graves paroles du duc :

> Bon seigneur, va-t-en voir si la muraille est forte,
> Si la porte est bien close et l'archer dans sa tour... etc.

Par cette sortie furibonde :

> Scellerati, il mio furore
> Non ha posa, non ha freno.

De la scène des portraits de famille que nous avons rapportée plus haut, n'en parlons pas; elle n'existe plus. Ah! M. le librettiste!... On ose à peine nommer la magnifique invocation de Charles-Quint à Charlemagne, quand on la voit rendue par je ne sais quels lieux communs du libretto. Dans l'opéra italien, à la fin du dernier acte, le son du cor se fait entendre comme dans le drame français. Mais comment arrive-t-il? Quelle opposition fait-il avec les paroles d'amour que le libretto a bien soin de ne pas faire dire à Elvira? Enfin, si l'opéra a conservé l'intrigue du drame, il n'a pas fait le même honneur à tous ces mots sublimes qui semblent dérobés à Corneille et qui font seuls glisser sur les excentricités de l'auteur; car, nous le répétons, Hernani, en dépit de ses défauts et de